

# L'ATTAQUE DU MAQUIS

## LE PLAN

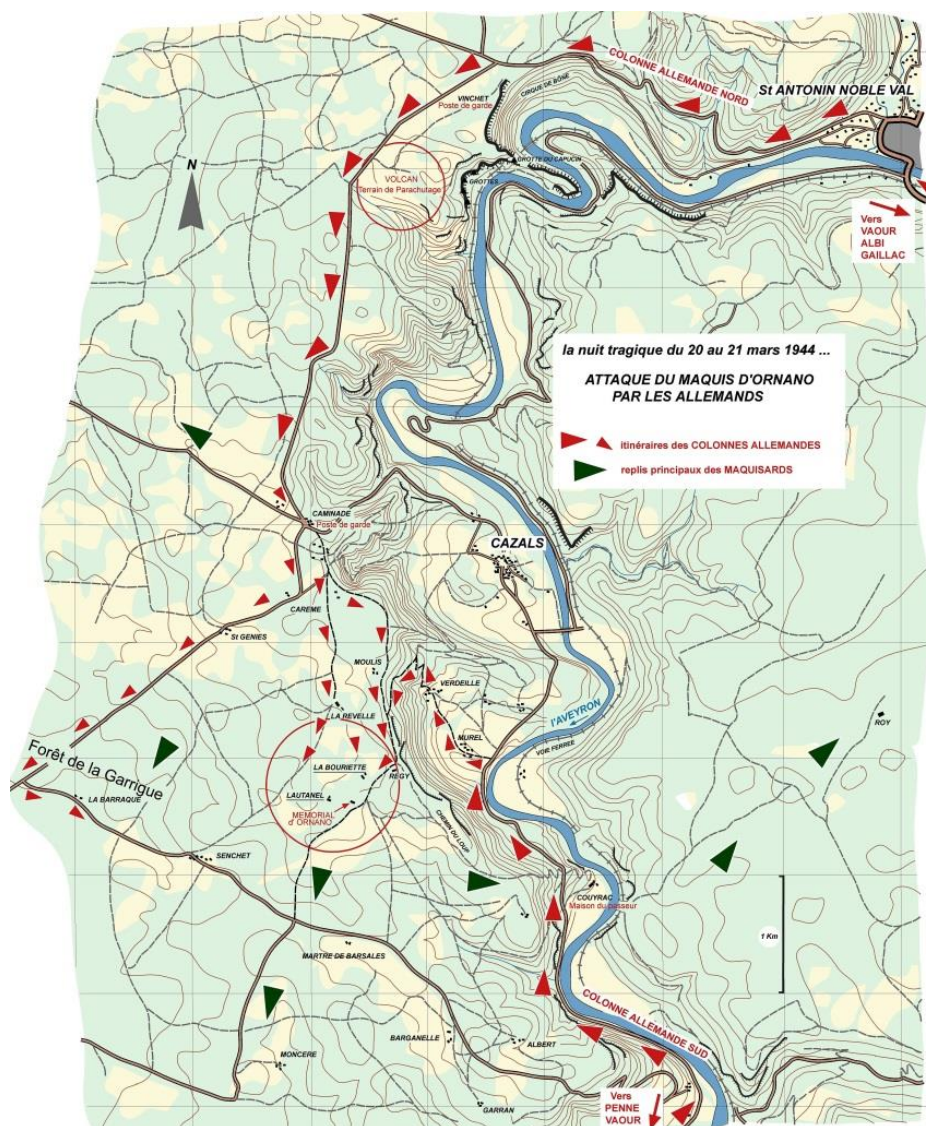


Figure 1: Plan de l'attaque du Maquis par les Allemands © Jean-Pierre Labrousse Amicale du Maquis d'Ornano

Deux colonnes de soldats allemands parties de la ville de Gaillac se dirigent vers le Maquis d'ORNANO le soir du 20 mars.

L'une composée de S.S., arrivée par la ville de Penne, remonte le long de la rivière jusqu'à Couyrac, progresse par le bas de la falaise puis, à l'aube, monte à l'assaut du camp de la Bouriette.

L'autre colonne, des Mongols en grande partie, venue par la ville de Saint-Antonin, s'engage en direction de Montricoux, est stoppée par la garde du maquis à Vinchet, au niveau du terrain de parachutage où elle s'immobilise longuement. Cette colonne s'arrête ensuite au croisement de la route de Cazals. À cet endroit un groupe de soldats se détache et va se poster sur la route, non loin de là à Saint-Geniés, aux alentours de la ferme de la famille Mazuc. Le reste de la colonne oblique vers le maquis, et bientôt se scinde en deux parties : l'une va rejoindre le camp de la Bouriette par le haut de la falaise, tandis que l'autre part à l'assaut de Lautanel.

L'attaque de ce camp aura lieu plus d'une heure après celle de la Bouriette. Ce retard fait obstacle à la manœuvre visant à attaquer simultanément les deux camps au lever du jour. De ce fait le groupe de maquisards de la Bouriette, assailli par les S.S. à l'aube, aura la possibilité dans un premier temps de se replier sur Lautanel qui n'est pas encore attaqué, et plus tard, de décrocher avant l'assaut de ce camp par les Mongols.

## L'ARMEMENT

Tous les soldats étaient armés de mitraillettes, grenades, fusils et fusils mitrailleurs. Une mitrailleuse à bandes souples était placée au poste de garde, croisant ses feux avec une autre en contrebas, de façon à couvrir toute la route. Il y avait des fusils mitrailleurs un peu partout. À la fin un mortier tirait sur Lautanel.

Le parallèle entre les moyens mis en œuvre par les assaillants d'une part et la précarité de nos propres moyens<sup>1</sup> d'autre part, apporte de la manière la plus évidente la réponse à la question posée ce matin par l'un de nôtres<sup>2</sup>, en vue de savoir si nous étions en mesure de contre-attaquer.

*Extrait du rapport de Georges (Élie Molinié)*

Dans la soirée du 20 mars 1944, peu après la tombée du jour, entassés dans le camion prêté par l'ami Delpech, nous étions partis de La Bouriette, pleins d'allégresse, pour réceptionner sur Volcan un parachutage, annoncé par la B.B.C., dans son émission de 13 heures.

Nous ignorions à ce moment-là que deux colonnes de la Wehrmacht, fortement armées progressaient vers notre maquis, l'une par la falaise, venant de Penne, l'autre par la route depuis Saint- Antonin.

Mais peu avant minuit, il y avait eu le parachutage : la garde était sur la route, et à l'arrivée du convoi, vers quatre heures, les tirs de nos hommes stoppèrent l'avance des soldats allemands.

Cet acte de courage, au prix de la vie de Bébert, alerta les hommes du terrain, nous laissant le temps de nous regrouper et de rejoindre le camp de La Bouriette, **sous la conduite de Perrin notre ami de l'A.S.** dont la présence et l'assistance, durant la nuit, furent pour nous le plus précieux des soutiens.

Par ailleurs, ne voulant pas abandonner le camion à l'ennemi, je restai sur place avec Charlemagne au volant, tandis que Bertrand surveillait la route. Mais hélas, le gazogène refusant de démarrer, il nous fallut abandonner, la rage au cœur, le précieux chargement et rattraper nos camarades sur le chemin du retour.

*Figure 2 : Paul Poussou (Perrin), chef du 3ème bureau de l'État- Major de l'A.S. du Tarn-et-Garonne, capitaine de réserve de l'infanterie alpine © Fonds privé de l'Amicale du Maquis d'Ornano*



À l'arrivée à La Bourriette, l'officier parachuté ayant été dirigé sur le Maquis de Bir-Hakeim et avant la mise en place d'un service de guet renforcé, Bernard était dépêché à Couyrac, auprès du passeur qu'il devait alerter pour nous faire franchir la rivière, passage obligé pour rejoindre notre lieu de refuge, Le Roy.

Peu de temps après, au lever du jour, l'alerte retentissait de nouveau : c'était le tir d'Olive, qui lui aussi au prix de sa vie, nous avertissait de la présence de l'ennemi aux abords de la falaise. Le groupe de maquisards, en état d'alerte devant La Bourriette, prit immédiatement la direction de Lautanel.

Malheureusement, au camp attaqué de toutes parts, André, Henri et Marius ne purent nous rejoindre, retranchés dans les bâtiments, ils se défendirent et se battirent jusqu'à la mort.

À Couyrac, au même moment, sur le bord de la rivière, Bernard était abattu, à bout portant, sur le seuil de la maison du passeur. Ironie du sort, peu après son départ, nous avons renoncé à utiliser cette voie de repli. Bien nous en prit car, pour rejoindre la maison du passeur, le chemin que nous devions prendre, par la falaise, c'était le sentier par lequel une centaine des soldats allemands montait à l'attaque du camp de la Bourriette.

À Lautanel tout était calme. Mais bientôt une pluie de balles s'abattit sur le toit, les murs et aux abords de la ferme et de la tour. Ce fut alors un instant d'angoisse, puis sur un vibrant « sauve-qui-peut », lancé opportunément par Louis qui était resté à mes côtés, tout le groupe des maquisards se replia au nez et à la barbe des assaillants. Arrivant par l'arrière, les soldats se ruèrent à l'intérieur des bâtiments, tandis que nous, déjà à l'extérieur du campement, nous faisons les derniers mètres qui nous séparaient de la forêt protectrice de la Garrigue.

Cette nuit-là, sans ce parachutage providentiel qui a déjoué la manœuvre prévue par l'État-major allemand, c'était la mort annoncée de tout le maquis, car la jonction des deux colonnes allemandes aurait conduit à l'installation tout autour du camp endormi d'un cercle infranchissable d'assaillants, qui ne nous aurait laissé aucune chance de s'en sortir vivants (très probablement des tireurs d'élite, ou mieux des « commandos » auraient surpris et éliminé nos hommes de garde).